# LES LIVR

*France*

# Sainte jeunesse,

## PAR CLAUDE

J'aimerais être le premier, dans la presse française, à saluer Roland Cailleux et son roman, *Saint-Genès ou La Vie brève* (1). Comme l'écrit André Gide, « rien n'est plus capiteux que de découvrir ; rien même de plus rare que de découvrir à coup sûr ». Et cependant, voilà trois semaines que j'hésite, que j'atermoie, que je tourne et retourne ma plume au fond de l'encrier. Crainte de trop dire, d'être dupe, ou qu'on m'accuse de jouer les La Fontaine au naturel : « Avez-vous lu Ramuz ? » Je voulais laisser refroidir. Mais j'ai honte, à la fin, de ces précautions et prudences. J'aime mieux encore me tromper par excès d'enthousiasme — on n'a pas d'ordinaire l'occasion — que de frustrer un jeune, un débutant, du cri de reconnaissance qu'il attend peut-être — qu'il est en droit d'attendre — de la critique, et qui, de toute façon, me soulagera la conscience.

* *

Donc Saint-Genès, je l'avoue, c'est d'abord la technique, l'habituelle, du livre qui m'a séduit. C'est sans doute un défaut chez moi, ou un excès, dirai-je une déformation professionnelle ? La roublie, en toute chose (c'est-à-dire la fabrication), m'intéresse plus que le poème (l'enfant) : la chose fabriquée ; l'ouvrier plus que l'ouvre ; et le romancier, plus que son roman. Je m'amuse avec tout le monde au jeu des mécanismes sur la scène ; mais je guette, passionnément, les chutes au monologue. J'en hais, je le répète, mais c'est égal. Je ne saurais m'intéresser à une histoire, à la plus belle histoire du monde, si la « manière » dont on me la raconte n'a quelque chose en soi d'irrésistiblement et de particulier. Que voulez-vous ? J'admets fort bien que d'autres se plaisent à ces romans-standard qu'on appelle « bien faits », sans un pli, sans une ride, et garantis sans accroc. Il en faut bien de la sorte, et du demi-luxe, et du Benoit, et du Bordeaux. Moi, au contraire, j'aime ce qui me réveille. Je n'ai de cesse, vraiment, que pour les prototypes...

Or, je crois bien que, depuis l'*Ulysse* de James Joyce, je n'avais pas lu un roman aussi excellent que celui-ci, aussi riche, intimement et divers en trouvailles. C'est le nouveau Lapine de l'invention romanesque ! A chaque chapitre, le petit de vue change, l'éclairage, la prise de vues est différente. C'est d'abord le journal intime d'un collégien ; puis des tranches de dialogue ; plus loin, la symphonie d'une rue de Paris, avec sténographie des propos populaires ; une conférence en réserve ; le monologue intérieur d'un jeune homme qui va rejoindre sa maîtresse, ou qui revient du cimetière ; quelques pages des mémoires d'une vieille bique mâtinée de Saint-Papoul et de cousine Bette ; un conte érotique fait à une petite fille ; [illegible]

(1) Roland Cailleux : Saint-Genès ou La Vie brève (Gallimard ; 45 fr.).

des lettres échangées entre amis ; des poèmes en vrac ; une fois seulement le romancier reprend la parole à son compte... Et je ne dis pas qu'aucun de ces procédés soit neuf absolument ; on a déjà vu ces mascarons ici ou là, ailleurs ; c'est leur rassemblement dans Saint-Genès qui est nouveau ; c'est, plus encore, l'usage que l'auteur en fait.

Car il ne faut pas s'y tromper : nous sommes bien en France. Et tout ce déploiement d'engins, ce matériel extraordinaire servira finalement le plus classique des desseins. J'ai parlé d'éclairages et de jeux de lumières, mais ce n'est pas pour le plaisir de jouer : tout est braqué ensemble, tout convergé, sur Saint-Genès ? Disons plus simplement : sur l'homme. Objet privilégié, sujet unique, seul vrai héros de notre littérature nationale. Et c'est la séculaire, la perpétuelle enquête : le même sanat, toujours recommencé, du même approfondissement qui se poursuit dans ce roman avec un outillage seulement perfectionné. Il ne s'agit jamais que de connaître mieux, de plonger plus profond, de savoir davantage de ce qui se passe à l'intérieur d'un crâne et d'un cœur d'homme. Et je dis qu'en ce sens *Saint-Genès* continue *Les Jeunes Filles en fleur*, *La Chartreuse de Parme* et *La Princesse de Clèves*. C'est la même analyse (avec d'autres moyens), le même siège d'une âme qui doit se rendre à la fin : on la soumet à tous les réactifs, à tous les bains chimiques ou autres, tous les « révélateurs » dont on peut disposer ; on la traque, on l'espionne, on la cerne, on la questionne, on la viole au besoin : il faut qu'elle livre ses trésors secrets...

* *

On dit que les noyés, avant de sombrer pour la dernière fois, revoient leur vie entière dans quelques images. C'est ainsi que Roland Cailleux a composé son *Saint-Genès*. Toute la vie du jeune poète, dont le nom sert de titre au roman, nous y est présentée dans un relief étonnant, mais résumée en une douzaine de moments éminents, comme les heures d'une seule journée. Deux éclairs de magnésium, deux clichés, et c'est assez. On pense à ces petits carnets que savent

# ES ET NOUS

*France socialiste - Paris - 17 avril 45*

# pourquoi si brève ?

## JAMET

ts écoliers, de dessins naïfs qu'on feuilletait du : cela s'anime, cela bouge, cela vit : hélas ! tout se suite au bout, et l'on se cogne, si je re, à la dernière page désemparément immobile. ce que l'auteur appelle « la vie brève ». Non élement parce que son héros meurt (comme tout dé à vingt-cinq ans. C'est que la vie, en effet, ève. Oh ! je sais bien qu'il y a des jours, des es, des mots qui durent interminablement ; les lières n'en connaissent pas d'autres. Mais on finit pas ? Qu'est-ce qu'il en reste, après, pour soi ? vient la dernière heure ? « C'est comme des ntaines à une longue morsure — comment ne ar ici la phrase de Bossuet ? — dans quelque e vous dirier que cela occupe bien de la place ; ulon, il n'y en a pas pour empli- la main. »

e rappellera une phrase du petit garçon très qu'on a été (qui n'avait peur en taxi que lorsqu'il en était du péché mortel) : le visage de i qu'on a perdue (« et maintenant tous les autres et toi le premier, vont sonner faux ; on n'a qu'un seul témoin ») ; la voix, peut-être, d'un s lointain ; une journée merveilleuse au plus e la campagne ; quelques vers sans beaucoup de (« Brodchu, Brodchu sur le carreau — Qui ur commerce »). Et quoi encore ? Je ne peux pas ux raconter la vie de Saint-Genès que la mienne ; i d'ailleurs la même. Je colle à lui, j'entre dans s, ou il entre dans la mienne. Nous avons traous deux les mêmes rues, et les mêmes écoles. tous nous sommes arrêtés aux mêmes stations. nway et du cœur ; nous avons dormi sur les plages, au même soleil presque incroyable. r rouler ensuite aux mêmes dégoûts. Et je dis Tout le monde également se reconnaîtra en lui reconnaîtra en soi. Est-ce un enfant ? Un jeune ? Non, c'est toute l'enfance pure, appliquée, ncieuse ; c'est toute la jeunesse, heureuse ici ent, amoureuse, malheureuse, courageuse. Jeunesse de tout le monde.

Assez dit, je crois, de qu'il y a d'admirable dans ce roman, somme d'expérience et de précoce sagesse, également fleuri d'humour et de poésie, et qui classe d'emblée l'auteur, pour ses débuts, dans la lignée de nos plus illustres moralistes et psychologues français, en bonne place à côté des Proust, Stendhal, Le Rochefoucauld, Montaigne, etc. Mais je n'ai pas tout dit. Il y a encore le treizième chapitre, et celui-là vraiment crève tous les plafonds. D'un mot : on sent les pensées posthumes de Saint-Genès. Mais vous ne m'entendez pas : c'est Saint-Genès mort, sur un lit d'hôpital, et le drap par-dessus la tête ou peut-être dans le cercueil déjà (comment savoir ?), dont l'esprit pour quelques moments veille encore sous le cadavre, et qui se cherche en tâtonnant à travers le désert opaque d'une nuit inouïe, essaie de se ressaisir, de se rappeler — ô mémoire d'outre-tombe ! — et de penser encore, en attendant que sa cervelle ne se liquéfie et que sa conscience, cette fois, à tout jamais ne se dépersonnalise ou ne s'émiette avec tout le reste. Croyez bien que l'audace et le baroque scientifique d'une telle « invention » ne m'échappent pas, et comme facilement cela pouvait sombrer dans le ridicule ou les effets de grand-guignol : allez-y voir ! Je vous donne ma parole qu'on semblant à cette « mort longue », vous n'oserez pas du tout envie de rire. C'est-à-dire que si on lit ça trop tard le soir, il n'y a plus moyen de dormir...

* *

Quant à des critiques, des réserves, ne comptez pas sur moi. Je vois bien ce qu'on pourrait dire : que tout n'est pas « égal » dans ce roman trop riche (comme si, dans la vie aussi, il n'y avait pas ce que Péguy appelle des « périodes » et des « époques », des « hourds » et des « ventres ») ; et qu'on reconnaît un peu trop au passage les diverses « influences » qu'a subies l'auteur, qui vont parfois jusqu'au pastiche (de Valery-Larbaud, Jouhandeau, Jules Renard, Céline, Jules Romains, Cocteau, Rimbaud, Lewis Carroll que sais-je encore ?). Non. J'éplucherai le dixième roman de Roland Cailleux, ou son deuxième si vous voulez. Le plus pressé, c'est d'abord qu'il sache qu'on lui fait confiance, qu'on le suit, qu'on l'écoute, — et qu'on attend tout de lui. Et c'est que le public, de son côté, n'ignore plus que *Saint-Genès* est une de ces œuvres dont on peut dire, sans ridicule : « C'est le commencement d'un homme » ; c'est une affirmation, dans un tout autre registre, de la même force à peu près que *Le Grand Meaulnes* ou *Le Voyage au bout de la nuit*. De sera sévère plus tard : on discutera Roland Cailleux : il faut premièrement qu'on connaisse son nom. Au besoin même en reviendrs sur *Saint-Genès*, avec des loupes et des binocles professoraux : Le plus urgent, c'est qu'on sache bien que la France compte, désormais, un romancier de plus.